Definition

lüsten, lusten swv. tr. erfreuen; *unpers.* mit acc. u. gen. (od. *nâch*, inf) sich freuen über, begehren, verlangen tragen. Syn. *das Lachen konservieren;* od. wenn etwas *sich von innen nach aussen verschoben* hat; od. wenn etwas *sich schlängelt um die Brombeeren.*

Lust, n. f. *Endroit sombre et large comme un placard où ranger des objets discrets.* Par exemple: *des slips d'un autre âge, des collants chair à petits pois, un œuf* ou encore un homme *parfumé de fougères.*

Nachträge zur Definition unter Mithilfe von //
Définition revue, corrigée et augmentée par

José Gsell p.5
Martin Kamber p.9
Antoine Rubin p.13
Cyrielle Cordt-Moller p.14
Thomas Flahaut p.16
Laura Vogt p.19
Wiebke Zollmann p.21
Romain Buffat p.23
Thierry Stegmüller p.27
Leïla Pellet p.31
Eric Duvoisin p.32

Le manifeste des bons altermondialistes de *José Gsell*

Introduction

Tout d'abord. Il faut être original. Il faut se trouver soi-même. Il ne faut pas être banal. Il faut avoir son style. Par exemple un sarwell ou des pantalons troués. Quelque chose qui vous convienne. Quelque chose qui s'accorde à votre personnalité. Quelque chose qui vous permette d'être vraiment vous. Comprenez la définition de l'alternatif : nous désirons le vrai bien.

Les animaux

Il faut sauver les pauvres animaux. Nous sommes si coupables. C'est vraiment dégueulasse toutes ces cages. Libérez nos frères poilus. Il faut arrêter de manger de la viande. Ça va massacrer votre Karma. Ils méritent le respect. Ce sont aussi des êtres. Ne tuez plus de dauphins, Sauvez les pauvres baleines. Quoi ? Vous avez mangé de la baleine, vous êtes un monstre qui détruit son écosystème, ne seriez-vous pas un de ces salaud qui a déjà tué ? Il faudrait abattre tous ces chasseurs. Nos cousins les gorilles ont aussi le droit au service social. Désirons le vrai bien.

La droite

Il faut la détester, parce qu'elle n'est pas sociale. Quoi ? Vous êtes à droite ? Mais il faudrait vous tuer. Ça ne devrait pas être permis de telles opinions. Vous êtes sûrement fasciste. Vous êtes conservateur ? Mais vous n'avez pas compris, le monde à besoin de changements, nous avons commencé à changer, il n'est plus possible de s'arrêter. C'est maintenant qu'il faut foncer si vous désirez aussi le vrai bien.

La bourgeoisie

Il faut la détester. Parce que la dictature du prolétariat c'est mieux. Les riches sont tous cons. La classe moyenne aussi. Les bobos au moins aiment la culture. Désirons le vrai bien.

La culture

Nous en voulons autant que la soupe quotidienne. Et du pain. De la culture comme un jeu. De la culture pour passer le temps. Il faut valoriser la culture. En plus la culture crée des emplois. C'est formidable (stromae). Cultivons-nous, faîtes pousser votre imaginaire. Créons tous de la poésie car en chacun de nous cache un talent d'artiste. Désirons le vrai bien.

L'écologie

Il faut l'aimer, sinon le monde ne s'en sortira pas. A mort les centrales nucléaires. Partons dimanche matin en train manifester pour la forêt amazonienne et ses pauvres indiens. Plantons tous des légumes, c'est si excitant. Maintenant, soyez écologistes si vous désirez le vrai bien. Sinon tout sera perdu. Mais essayer de ne produire que bio. C'est meilleur pour la santé. Tout le monde veut être en bonne santé pas vrai ? C'est la meilleure façon de rester jeune. Soyez sains. Soyez verts. Désirons le vrai bien.

La drogue

Toutes les drogues sont mauvaises pour la santé. N'y touchez pas. Cela pourrait heurter votre entourage. Voudriez-vous faire souffrir vos proches ? Même si certaines drogues sont encore légales, rien ne sert de s'en approcher. Franchement, y a-t-il des raisons d'être alcoolique ? Fumer est si absurde et vous soutiendrez d'affreuses multinationales avec vos volutes, de plus ça coûte. Mieux vaut soutenir des œuvres caritatives. Vous ne voudriez pas accélérer votre mort. Sachez que la drogue c'est la fuite, voulez-vous être un fuyard ? Êtes-vous lâche ? N'êtes vous pas pour le vrai bien ?

Les pauvres et les handicapés

Ayez pitié. Respectez-les. Ils n'ont pas eu une enfance facile. Pour que le vrai bien soit total, il faut qu'on soit tous égaux. Ne les regardez pas dans les yeux. Soyez à l'aise et faîtes semblant de rien. Comme lorsque vous croisez un inconnu. Il faut qu'ils puissent tous se sentir normaux.

Le sport

Soyez en bonne santé. Il y a de nombreuses salles de fitness pour que votre corps réponde aux standards. Ce n'est pas parce qu'on est altermondialiste qu'il faut se laisser aller. La bonne santé avant tout. Le mieux est encore d'aller dans la nature pour se sentir en communion. Que votre sueur tombe sur les magnifiques feuilles de la forêt. C'est là que se trouve la vérité.

Morale en chanson

Pour le vrai bien, il faut vous prendre en main. Dans un seul mouvement. Éradiquons ces différences qui restent. Nous avons une direction commune à prendre. Répétez après moi :
Pour le vrai bien
Pour le vrai bien

Pour le vrai bien
Il faut vous prendre en main

Pour le vrai bien
Pour le vrai bien
Pour le vrai bien
Pour les enfants et pour demain

Pour le vrai bien
Pour le vrai bien
Pour le vrai bien
La OOOOOlllllllllaaaaaaaaaa

Die gelbe, unbekannte Blume von *Martin Kamber*

Wild war der Garten, der zum alten Haus gehörte, in welchem ich für zwei Jahre lebte, als ich in der Ajoie arbeitete. Ich buddelte mich mit Dutzenden Anderen durch das Trassee der Transjurane, bevor die Baumaschinen auffuhren. Wir waren auf der Suche nach den Schätzen unserer Vergangenheit, den Spuren unserer Herkunft.
Wild war dieser Garten, wie ich noch nie einen gesehen hatte, und er barg ein Geheimnis, dem ich erst mit der Zeit auf die Spur kam. Ein Geheimnis, das ebenso mit der Vergangenheit und den dunklen Zeiten und Seiten des Menschen zu tun hat, nur in einer ganz anderen Ebene, zumindest vordergründig. In der Vergangenheit von uns Menschen zu wühlen geht nicht spurlos vorbei, denn gleichzeitig rühren wir auch an unserer Herkunft, stellen wir uns die grundsätzlichen Fragen unserer Existenz. Und jeder Fund gehört zu einem riesigen, unüberschaubaren Puzzle unserer Welt, unserer Entwicklung und mit jedem davon sind wir irgendwie verbunden, auch wenn wir nichts davon wissen und uns keinen Reim darauf machen können.
Diese verwilderte Ecke vor dem alten Haus war gespickt mit hellen, gelben Blumen, die mir vorher nie zuvor aufgefallen waren. Ich kannte sie nicht. Sie umgarnten den violett blühenden Lauch, umzirzten den meterhoch aufgestängelten Salat, umarmten die dornigen Brombeerhecken. Eine Wildnis, ein Sammelsurium des pflanzlichen Kabinettes beinahe schon dieser Garten.
Ich übernahm diese ungeordnet wachsenden Beete, wie sie waren, und hütete mich, sie zu stören, zu verändern. Ich wollte sie weitergeben, sie weiterblühen lassen, denn die Wohnung war auf Zeit.

Eines Abends sass ich in diesem Garten, betrachtete das verwilderte Gemüse, die überhand nehmenden Ranken und die Sonne, die hinter dem kleinen, hübschen Städtchen verschwand. Ich sinnierte über meinen weiteren Weg nach, welche Richtung ich nun einschlagen sollte nach den vielen Jahren, die ich nun hinter mich gebracht hatte und den vielen Tausend Fundstücken, die ich geborgen hatte. Ich merkte, wie ich eine Pause brauchte von diesem Beruf, dieser Arbeit, eine Neuausrichtung und es stiegen Ängste hoch, und die Dunkelheit der Unsicherheit, der Leere eines unbekannten, noch wenig umrissenen Projektes.
Ein leises, sehr feines "plopp" zog meine Aufmerksamkeit auf sich, sodass ich mich um blickte, ohne etwas wahr zu nehmen, doch das „plopp" huschte weiterhin durch den Garten, schlängelte sich um die Brombeeren und in meine Ohren. Ich suchte nach einem Insekt, einer Fledermaus, suchte die Katze, die im Quartier umherspazierte, fand jedoch nichts.
So lauschte ich ihm weiterhin, in der Hoffnung, es könne mir etwas erzählen. Die Sonne war schon lange hinter dem Horizont verschwunden und das letzte Licht wurde fahler und blass. Da schien mir plötzlich,

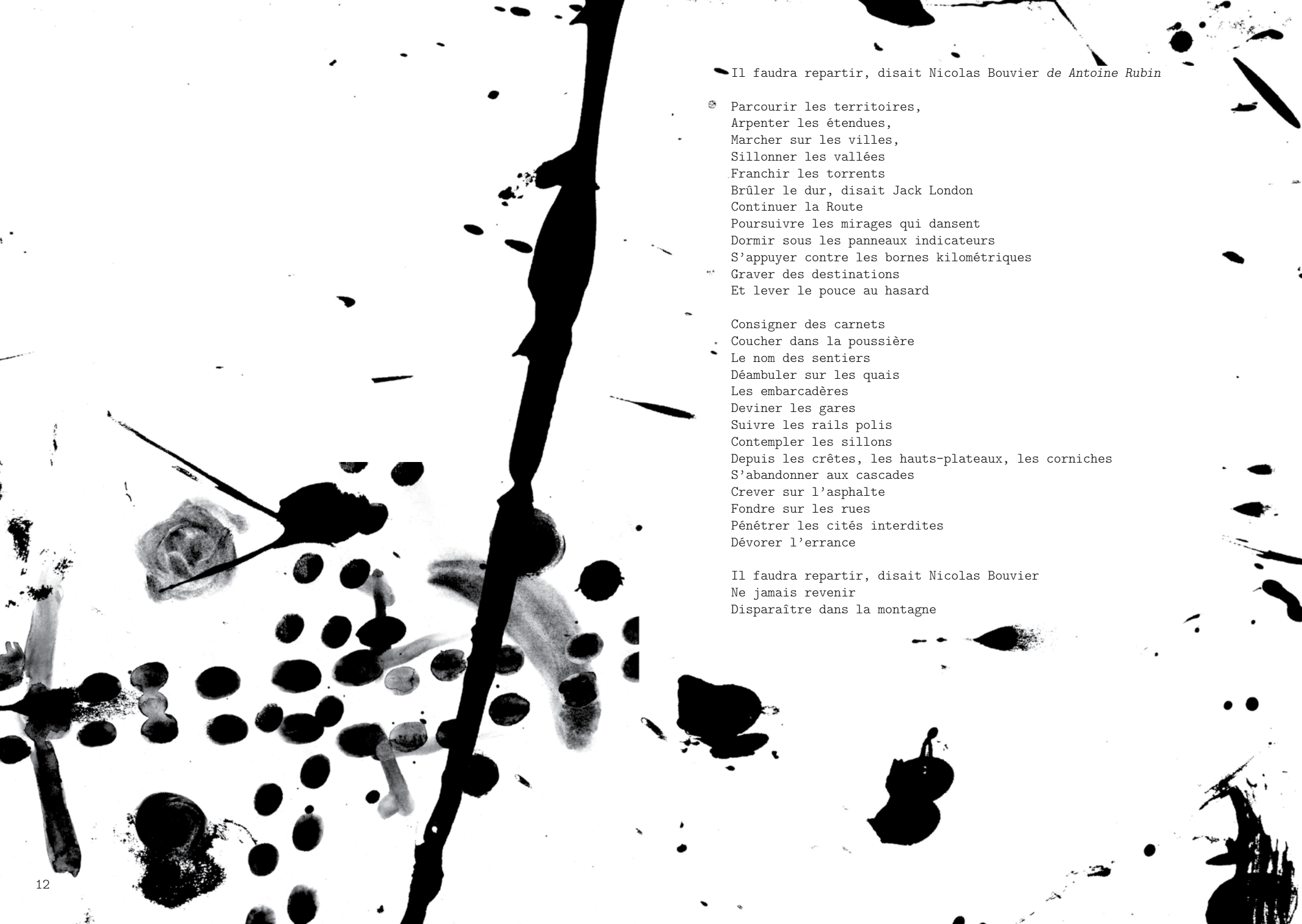
als werde es heller, anstatt dunkler in der Dämmerung des Abends, und ich nahm ein fahles, gelbliches, Licht wahr, konnte jedoch noch nichts entdecken. Ich lauschte wieder. "Plopp, plopp plopp" summte es beinahe schon rhythmisch, als meine Augen auf eine sich öffnende Blüte dieser mir damals unbekannten Pflanzen stiessen. Das Licht in diesem wilden Garten wurde strahlender und meine gedankenschwere Stimmung begann sich zu verflüchtigen. Instinktiv suchte ich den Himmel nach einem vollen Mond ab. Doch ich sah in ein dunkelviolettes Licht, mond- und sternenlos.

Das leise Geräusch vermehrte sich, und rief meine Gedanken in den Garten zurück. Als ich mich umblickte, sah ich, wie sich Dutzende dieser Blüten öffneten, nach und nach, eine nach der anderen, einen eigenartigen Schimmer verströmend. Ich stand auf, ging näher hin, betrachtete dieses Schauspiel der blühenden Nachtkerzen, so heissen diese Blume, wie ich später in Erfahrung bringen konnte.
Eine Woche lang sass ich jeden Abend im Garten und beobachtete, wie sich die Blüten öffneten. Ich konnte nicht mehr aufhören damit, denn ich wurde wie magisch angezogen von diesem Schauspiel.
Diese unzählbaren, hellen und luftigen Blüten erhellten die anbrechende Nacht wie im Garten verstreut hingestellte Kerzen. Das auffällig helle Gelb der Blumen konkurrierte mit dem ebenso gelben Abendhimmel, ein sich ergänzender Tango des Lichtes, sich im Reigen drehend mit der Scheu der hervorkriechenden Nacht, vorsichtig hinter dem Horizont hervorspähend, ob sie nicht eine schicksalshafte Beziehung zerstöre.

Diese Pflanze grub sich in meine Seele, umschlang mein Wesen wie ein wärmender Schal, ein leuchtendes Feuer in der Nacht. Dieses abendliche Plopp begann von der Freiheit des Geistes, der Grenzenlosigkeit der Seele zu erzählen, diese Nachtblume erhob sich zu meiner Führerin durch die dunklen Irrwege der Seelennöte. Und das feine summen des Sich Öffnens zu meiner Schamanentrommel.
Jeden Tag wich die Schwere etwas mehr, hellten sich die Gedanken auf, machten einer optimistischen Neugier Platz und gaben mir den Mut, das Neue zu wagen, zu springen und die Flügel auszubreiten. Meine Gedanken kreisten wieder in neuere Horizonte, suchten nach neuen Herausforderungen und neuen Wegen.

Diese Blüten waren die Strassenlaternen auf dem neuen Weg in einen neuen Beruf, und gaben mir die Erkenntnis, dass auch im Versteckten bunte Lichter leuchten, zarte Farben blühen und die durchscheinenden, seelengleichen Schatten die Umgebung feenzart beleuchten.

In diesem Licht, aus demselben Funken geboren wie das Mondlicht, blühen die wahren Talente des Menschen, und schieben sich uns ins Bewusstsein. Es gab mir die Gewissheit des inneren Weges, eines Planes, der in allem Lebendigen sitzt und die Welt weiterdrehen, und das, was wir Zeit nennen, ihren Lauf abspulen lässt.
Dieser Moment hat mir die Augen geöffnet für die wahren Kräfte des Menschen, für das Wissen um die eigenen Fähigkeiten, um die Freude am Dasein, um die Lust an der Existenz, die Lust am Probieren. Sie sind unbegrenzt, können die Nächte erhellen, wie diese unscheinbare, unbekannte, fremde Blume.



Il faudra repartir, disait Nicolas Bouvier *de Antoine Rubin*

Parcourir les territoires,
Arpenter les étendues,
Marcher sur les villes,
Sillonner les vallées
Franchir les torrents
Brûler le dur, disait Jack London
Continuer la Route
Poursuivre les mirages qui dansent
Dormir sous les panneaux indicateurs
S'appuyer contre les bornes kilométriques
Graver des destinations
Et lever le pouce au hasard

Consigner des carnets
Coucher dans la poussière
Le nom des sentiers
Déambuler sur les quais
Les embarcadères
Deviner les gares
Suivre les rails polis
Contempler les sillons
Depuis les crêtes, les hauts-plateaux, les corniches
S'abandonner aux cascades
Crever sur l'asphalte
Fondre sur les rues
Pénétrer les cités interdites
Dévorer l'errance

Il faudra repartir, disait Nicolas Bouvier
Ne jamais revenir
Disparaître dans la montagne

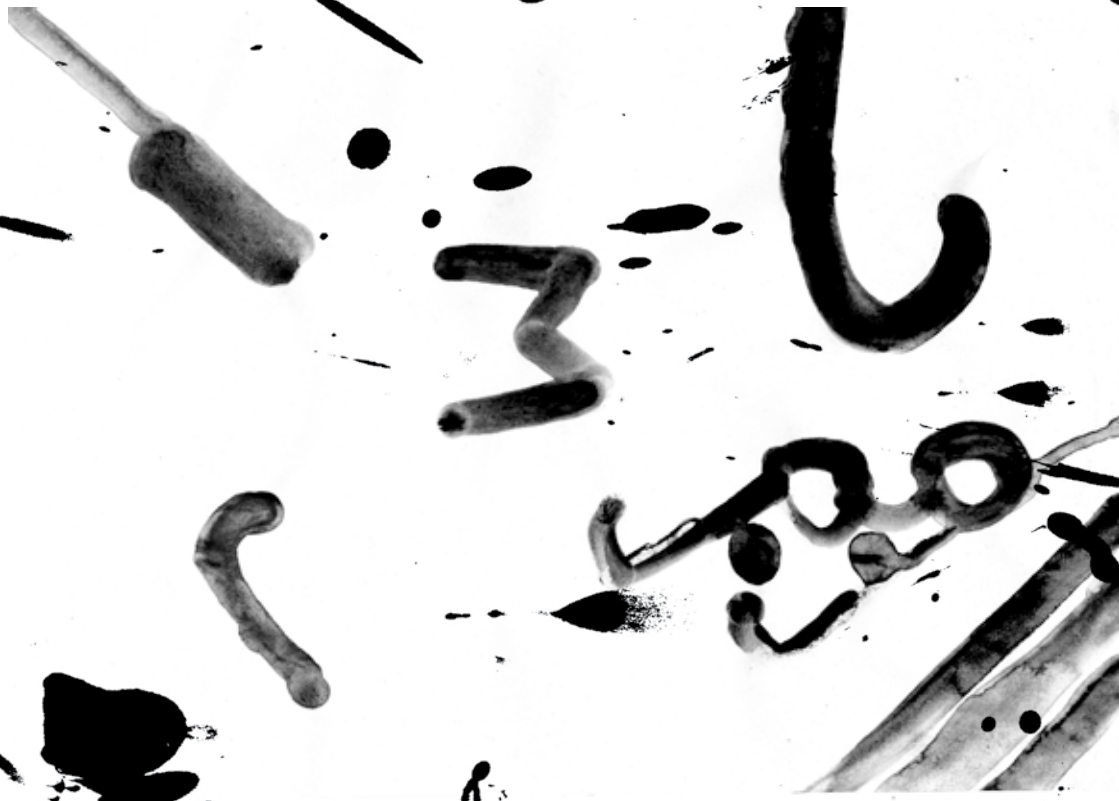
Après toi *de Cyrielle Cordt-Moller*

Collants chair à petits pois, une jupe noire qui s'arrête à mi-cuisse, très moulante, du coton souple, un string ficelle pour que rien ne se voie, le soutien-gorge push-up assorti, un haut bleu évasé à la taille, le cou en U, mettre en valeur le visage, des boucles d'oreilles discrètes mais originales, comme une marque personnelle, les cheveux en faux chignon, c'est-à-dire qu'il ne tient rien, avoir suffisamment de mèches qui s'échappent pour encadrer les joues, ne pas donner l'air trop sage. Pas de colier, à peine un bracelet, une montre. Je dévisage le résultat et on dirait quelqu'un d'autre. Je me suppose satisfaite. Un verre d'alcool tout à l'heure aidera à assumer les collants, mes formes, leurs regards. Je rirai fort, les yeux brillants, les lèvres roses, maîtrisant une répartie, une assurance qui les déboulonnera, moi qui m'habille normalement pour passer inaperçue, racle les murs depuis l'annonce de la relation libre. À cause de l'alcool ils seront sous le charme. Je peux prévoir que Cyril et Baptiste me colleront toute la soirée, m'évalueront, boiront mon débit à me donner l'impression d'être belle, désirable. Certainement j'irai m'asseoir sur les genoux de José qui est le seul à ne m'avoir jamais cherchée, que ma jupe remontra au moment d'escalader ses grosses cuisses. Ça les narguera, les autres, ils m'observeront tous à cet instant, des regards bancals, flous, qu'en retour j'enverrai un sourire sucré ou coquin, inatteignable. La troisième tournée c'est moi qui la payerai, en posant une main sur leur épaule, en me penchant tout près d'eux pour poser le verre, sur la table sombre tellement rincée à la bière qu'elle se transforme en bois flottant, être juste assez inclinée pour que s'échappe de sous mes tissus une odeur de savon, de déodorant, de fraise, une odeur de femme propre, neuve, et potentielle selon la définition de relation libre. Une odeur qui les giflera au visage. Je sais que Cyril à cet instant s'enfoncera en mode cow-boy dans son dossier et esquissera le premier contact physique de la soirée, frôlant un bras, une hanche, n'importe quoi au-dessus de la ceinture, guettant une réaction pour aller plus loin. Baptiste restera seulement pétrifié, mais dans les prochaines semaines il me contactera en boucle, proposant un repas, un film. Je ricanerai, les laissant se glorifier de leurs blagues, de leurs histoires. Ils croiront à la lune, leur bonne étoile, se lanceront déjà des clins d'œil goguenards « mec je vais me la farcir, on va se la farcir ». L'alcool fait tout monter en tête d'épingle. Mais je les méprise. J'ignorerai leurs commentaires flasques ou gras, leurs perches tendues. Je n'ai pas besoin de sexe, j'en ai trop justement, il ne reste que ça, mais qui peut comprendre ? J'inspecterai pour la centième fois l'opposé du bar. Mon amoureux sera dans un coin, agrippé à sa pinte. Il discutera ou regardera loin, au-dehors. Il sera en rogne et tétanisé, un mauvais mélange, devant l'attirance que je crée, l'attention qu'ils me portent. Dépassé par ma féminité, mon désir de plaire, lui plaire, ses sentiments. Contradictoires. En public il ne me touchera pas de la soirée, allant même jusqu'à m'éviter. Je pourrai lui offrir tous ses shots, veiller sur lui, pas uane fois il ne m'embrassera, ne me prendra par la taille ou ne me chuchotera tu es belle. Ces habits sont inutiles. On rentrera ensemble ensuite et désespérés on fera l'amour violemment. C'est mieux que rien. Ça devient mon maître mot « mieux que rien ». Mais je ne veux pas juste exister dans sa chambre. Je renfile un jeans, un pull informe. C'est vingt-et-une heures, heure d'hiver. Il faut que j'y aille.

Seul avec Shannon *de Thomas Flahaut*

J'ai commencé à fréquenter Shannon au début du mois de septembre. Moi, mon travail, comme tous les stagiaires au cabinet de Monsieur Georges, c'était de faire des photocopies. Shannon aussi, le plus gros de son travail c'était de faire des photocopies.
Tous les jours, j'entrais dans la salle de photocopie, elle était là, elle me disait de sa voix douce, juste un peu hachée, charmante
Bonjour. Monsieur. Charles. Comment. Allez. Vous ?
et je lui disais en riant
Appelle moi Charles, juste Charles et dis moi tu, s'il te plaît.
et le lendemain elle répétait
Bonjour. Monsieur. Charles. Comment. Allez. Vous ?
Elle me taquinait. Elle avait beaucoup d'humour. C'est peut-être pour ça que je l'aimais bien. Et un jour, j'ai décidé de faire le premier pas. Je suis entré dans la salle de photocopie
Bonjour. Monsieur. Charles. Comment. Allez. Vous ?
Je vais bien...
...je ne connais pas ton nom en fait, comment tu t'appelles ?
Canon. 22. Copy. Deluxe,
Ça te va si je t'appelle Shannon ?...
...Je t'aime bien Shannon tu sais...
Cette semaine a sans doute été la plus belle de toute ma vie. Nous passions des heures à discuter. Je lui racontais ma journée, elle me ravissait avec ses plaisanteries, j'aimais sa légèreté. Parfois, je collais mon visage contre la vitre du scanner et à côté de l'image de mon visage écrasé je distinguais une silhouette plus sombre. Je me disais que c'était Shannon. Et je chérissais cette ombre.
J'avais terminé de faire les photocopies un peu en avance. Je me suis accroupi lentement, frôlant de mes mains sa carlingue et j'ai embrassé du bout des lèvres l'écran tactile, donnant de brefs et canins coups de langue, j'ai couvert de baisers l'écran tactile puis toute la surface du tableau de bord en glissant lentement mon index dans le bac de feuilles A4 qui s'entrouvrait un peu plus à chaque effleurement de mon doigt sur la surface grise et tiède de sa coque, elle ne disait rien, le seul son provenant d'elle était la respiration grésillante et continue de ses ventilateurs qui semblait gagner en puissance à chacune de mes caresses. Puis j'ai réalisé que quelqu'un pouvait nous surprendre et je me suis relevé. Je ne voulais pas que ça se passe comme ça. Je me suis recoiffé. J'ai sorti la chemise de mon pantalon pour cacher mon érection.
Une semaine. Et j'étais heureux. Et tout s'est cassé la gueule. Ce matin-là, j'avais fait en vitesse le tour des bureaux pour ramasser les dossiers à photocopier et filer retrouver Shannon.

En arrivant devant la salle des photocopies, j'ai vu que la porte était fermée. Je me suis approché de la porte. J'ai entendu la grosse voix de Monsieur Georges dire
Au revoir Simone !
A. Bientôt. Monsieur. Georges.
J'ai comme été pris de vertige. Quand j'ai voulu appuyer sur la poignée, la porte s'est ouverte et je me suis cogné contre le torse de Monsieur Georges. Sa braguette était ouverte. Je l'ai regardé, j'ai regardé sa braguette ouverte, il m'a regardé, il a fermé sa braguette, m'a regardé, je l'ai regardé et lui ai dit
Vous avez pas honte Monsieur Georges ? Avec la nouvelle photocopieuse ? Si jeune ! Et si pure !
Il a baissé les yeux et a essayé de s'enfuir.
Mais je l'ai retenu.



Maya *von Laura Vogt*

Dieser Kontinent ist unten beschnitten.
Seine Kontur trennt das Meer vom Land, an ihr brechen die Wellen. Doch es gibt dort Häfen, es gibt Schiffe, die bringen dich auf Inseln und neues Festland.
Die Taue werden gelöst, du schmeckst Salz auf deiner Zunge bevor du in das süsse Hefegebäck beisst zum Abendbrot und es gibt nichts, was du sonst brauchst, du schaust beim Kauen auf das Wasser und ahnst nicht, wie zügig sich das Schiff tatsächlich vorwärts bewegt. Der Motor dröhnt die ganze Nacht unter deinem Kopf, in deinen schlafenden Körper hinein, ab und zu wachst du auf vom nachtkühlen Wind, der in deinen Schlafsack fährt weil du ihn bloss wie eine Decke um dich gelegt hast, denn es geht gen Süden.

Ich war einmal auf einem dieser Schiffe.

Die Fahrt dauerte bloss eine Nacht und am nächsten Morgen schon waren Inseln in Sicht, gestreut im dunklen Meer, von Dornbüschen überwuchert. Dann die schroffen Konturen des Festlands in der Ferne, beflaggte Fischerboote, ein sich öffnendes Schiffsmaul, das Lastwagen entliess und Autos, gefüllt mit ferienfiebrigen Kindern und Eltern, die Biskuits verteilten und Landkarten öffneten.

Wir stiegen erst auf der Halbinsel aus, es waren die ersten Ferien zu zweit, meine Jugendliebe und ich fühlten uns vogelfrei. In den Gassen roch es nach Salz und Seife, nach gegrilltem Fleisch und erhitzten Autopneus; wir entzifferten Strassenschilder und belegten in der ersten Pension, die wir fanden, zwei Betten in einem Mehrbettzimmer, für eine Nacht. Wir teilten uns eine der Matratzen und ließen die zweite unberührt.

Damals gab es noch einen Zug, mit dem wir am nächsten Tag bis nach Olympia fuhren, eine Alte in Schwarz saß mir gegenüber und lächelte mir zu, sprach diese mir unverständliche Sprache, steckte mir immer wieder dicke Salzstangen zu. Ich brach sie in zwei Teile und reichte eine Hälfte meinem Freund.

Wir waren jung.
Wir waren eins.
Wir trieben’s jede Nacht.

Von Olympia reisten wir die Küste hinunter und taten wenig außer schwimmen und essen und auf den Dorfplätzen Leute beobachten und ich vergaß die Zeit und mich.

Wir hatten den Südzipfel der Halbinsel erreicht, unsere letzte

Unterkunft war ein kleines Apartment mit Küche und großem Bett. An der Trennwand zwischen Küche und Schlafzimmer war ein zwei Meter breiter, brusthoher Spiegel befestigt.

Wir hatten Wein getrunken und am Meer Fisch gegessen, wir kamen zurück und mein Freund küsste mich im Nacken, seine Hand glitt über meine Wirbel hinunter zu meinem Hintern, langsam zog er mich aus, ich übergab mich seinen Händen.
Mein Blick glitt in den Spiegel, als mein Freund mich von hinten nahm.
Er nahm. Mich.
Ich sah, wie er seine Hinterbacken zusammenkniff und seine Hände meine Hüften umklammerten, wie er sich stossend vor und zurück bewegte.
Ich sah meinen kleinen geschwollenen Körper, vornübergebeugt und bebend, ich wanderte mit meinem Blick über meine zitternden Brüste und sah plötzlich in meine Augen, dunkel und gierig und ruhend auf mir selbst, und plötzlich wurde mir kalt.
Was ist los, wollte mein Freund wissen. Ich versuchte, zu lachen, nahm ihn in den Arm und brachte ihn mit meiner Hand zur Weißglut, wie wir es immer nannten, und dann lachte auch er.

Wir schliefen auch die folgenden uns verbleibenden Nächten miteinander, doch wenn ich die Augen schloss während er über mir stöhnte, dann sah ich nun mich vor mir, zitternd und bebend und willig, und wenn ich die Augen öffnete, dann fühlte ich einen kühlen Blick mich durchforsten, der mich schauderte und an einem Morgen in der Frühe sagte mein Freund:
Du fühlst dich nicht mehr frei.
Ich blieb lange stumm, bis ich antwortete.
In einem Buch habe ich gelesen, dass die Freiheit bloß ein Riss gegen die Dauer der Schönheit sei, und ich hätte die Schönheit lieber ganz.
Mein Freund sah mich sprachlos an.

Während der Schiffsfahrt zurück trennte ich mich von ihm, auf demselben prächtigen Meer schleuderte ich unsicher scharfe Worte in den Wind. Es war mir, als wäre ich es, die mir dann stumm gegenüber saß, als wir den einen Hafen dieses einen Kontinenten von weitem sahen, unverändert, und ich war es, die sehr müde war. Etwas hatte sich von innen nach außen verschoben.

Gedichte *von Wiebke Zollmann*

Eine Frau zittert wie Esbenlaub klein und dünn
und ohne Alter und Obhut und ich weiss nicht was tun
ich führe sie in einen Wald und sie fügt sich
ins Geäst an einen fast
kahlen Zweig

**

Sie nackt
in Zellophan gewickelt
außer Augen Nase Mund
und wie ich
mit Folienstift meine Worte
über ihren Körper ziehe
die Falte
oberhalb der Lippen
lass ich frei
konserviere das Lachen

Joël en Amérique *de Romain Buffat*

(Ça pourrait commencer sous l'immensité d'un ciel bleu, sur une terre de sable et de pierres, riche de quelques touffes, meurtrie, cramée, avec pour seul signe de civilisation une route noire qui prétendrait y mener ; ça pourrait commencer au bord de cette route du Nouveau-Mexique marquée d'une ligne jaune sans fin, dans la blancheur du soleil entre onze et quatorze heures, Joël avancerait lourdement, sa chemise trempée de sueur, un bidon d'essence vide à la main, tournant le dos à sa Ford mêmement vide, marchant en direction de cette station-service qu'il croit maintenant distinguer, de plus en plus nette, depuis le temps que ce type dans son pick-up lui a dit qu'il en existait une pas loin...)

Cette histoire commence bien plus pauvrement encore, dans la blancheur certes, mais dans la blancheur d'une cuisine suisse. Joël mange un œuf. Dehors il pleut, et Joël pense justement à cela, à la pluie et à la nullité de son repas, un œuf. La souffrance qui se creuse sur son visage s'explique en deux mots : œuf et pluie. Œuf parce qu'il n'y a plus grand chose à manger ; pluie parce qu'on est en juillet ou en août et que l'été n'a rien de mieux à offrir. Alors Joël a opté pour l'enfermement, le temps que passe la pluie, le temps qu'il finisse GTA, le temps que les routes sèchent, qu'il puisse décapoter sa voiture, y fumer clope sur clope et chanter Born in the USA, cheveux dans le vent, bras sur la portière, pied sur l'accélérateur, regard heureux.

Mais tu ne sais pas, avait insisté sa mère au téléphone, comment sont les Etats-Unis, tu ne vois que les lumières et les tours et le verre et les routes, l'extérieur et rien d'autre, tu n'as aucune idée de comment ça fonctionne là-bas, comment les gens vivent et pensent et souffrent, car figure-toi qu'on souffre aussi là-bas...

Et Joël s'imagine souffrir aux Etats-Unis puis s'imagine aimer souffrir aux Etats-Unis, où il jouerait aussi à GTA, seul, et mangerait des œufs pendant qu'une pluie emportée par le vent fouetterait le verre de la vitre de la cuisine de son appartement du cinquante-et-unième étage de la tour qu'il habiterait dans New York ou San Francisco, et il y jouerait de son propre gré parce qu'une fille l'aurait quitté ou parce qu'il se serait comporté d'une telle façon que ladite fille aurait été contrainte de le laisser tomber - cette solitude-là lui siérait...

...bien mieux que celle qui est la sienne en ce moment, devant cet œuf, ce jour de pluie, regardant le grand tableau sur le mur blanc de la cuisine, une photo ou une peinture où figure une pompe à essence, Shell, Esso, une route, pas de silhouette ni d'ombres,

que la lumière, l'espace, les couleurs...

là bas pourtant, il ne resterait pas dans sa cuisine, il sortirait et marcherait des heures entre les murailles d'immeubles, au milieu des foules, tête en l'air, on le bousculerait, il ne comprendrait pas grand-chose et n'oserait employer son anglais sans intonation et sans cœur, pour un hot-dog uniquement, ou pour un café ou encore pour une location de voiture, remettant toujours au lendemain le grand jour où il se mélangerait aux Américains, repoussant toujours d'une rue le moment où il obliquerait pour aller se mêler à une manifestation ou à une fête de quartier.

Les mains plongées dans l'évier rempli d'eau tiède, Joël frotte doucement l'assiette dans laquelle il y avait l'œuf tout à l'heure tandis que son regard ne peut se détacher de ce tableau d'Amérique ; il ne cligne presque plus des yeux ; ses mains blanchissent et se ramollissent ; le haut de son corps pèse sur ses jambes - vingt minutes debout pour nettoyer une assiette, un couteau et un verre - et l'eau continue de couler du robinet, comme elle coulerait d'une cascade de l'Arkansas qu'il contemplerait une heure, deux heures durant, les jambes fatiguées par une longue marche, après quoi il lui faudrait regagner sa voiture, poursuivre sa route jusqu'à un motel, dormir et repartir tôt le matin, traverser l'Oklahoma, le nord du Texas avant que la terre ne s'assèche et devienne celle du Nouveau-Mexique, là où aurait pu commencer cette histoire ; là où, au gré d'une panne d'essence, Joël se voit descendre de sa voiture, inquiet d'abord, les problèmes mécaniques, pas son truc, connais pas, ça n'existe ni dans GTA ni dans les œufs, mais là c'est la vie réelle, se convainc-t-il et son inquiétude comme son visage se transforment, de l'excitation, il semble que ce soit cela qui l'anime maintenant, l'excitation qu'enfin il arrive quelque chose et qu'il faille faire quelque chose : trouver de l'essence - une véritable aventure ici où il n'y a rien sinon la route et son ombre à lui. Il a remis la capote de la Ford, fouillé dans le coffre duquel il a sorti un bidon d'essence et il marche, marche depuis dix, vingt minutes, un type dans un pick-up s'est arrêté à sa hauteur, voulez pas que je vous emmène à la station-service, vous en avez encore pour un moment mon gars, non je préfère marcher, et le pick-up a disparu, absorbé par la ligne d'horizon, Joël marmonne, besoin de personne, c'est mon histoire, mon aventure, je me débrouille très bien, satisfait que ses jambes commencent à lui faire mal, que sa chemise se gorge de transpiration et qu'au loin enfin, tandis qu'un front noir de nuages lourds le rattrape, apparaisse la station-service. Annexé à la station-service, un diner ordinaire avec ses banquettes rouges bombées, sa paroi vitrée qui donne sur

les colonnes d'essence et la route, sa serveuse peu souriante au tablier et au serre-tête bleu, forcément ; Joël a posé entre ses pieds le bidon d'essence qu'il a rempli à la pompe. Il attend son coca, son pancake. La serveuse amène le coca, et, s'excusant, apprend à Joël que le cuisinier est momentanément absent, il arrive plus tard, désolée, par contre elle peut apporter autre chose à manger, un œuf par exemple. Les nuages déroulent et s'abaissent, s'éventrent pour laisser descendre la pluie.

Joël a mangé un œuf. Dehors il pleut, et Joël pense justement à cela, à la pluie et à la nullité de son repas, un œuf.

putain de journée pour insignifiante à varices
(ou l'art de ne plus avoir envie) *de Thierry Stegmüller*

en pleine nuit
elle a décidé
de ne plus avoir envie
ne plus être en vie
cette nuit-là
en courant sur des vagues glacées
dans la tempête des envies
elle s'est réveillée
avec ce ras-le-bol piquant comme un vers de Mallarmé
ce ras-le-bol des femmes prétendues insignifiantes
plus envie
de cuisiner des plats surgelés décongelés martelés surcongelés
des mets de merde
sans envie
sans équilibre
au matin elle a décidé de le détester
son mari sans envergure rempli d'acrimonie
avec son haleine de marin d'eau trouble du matin lâche
celle qui ne donne plus envie
ses slips d'un autre âge
ses chemises à carreaux du même magasin depuis tant d'années
des années vidées de l'envie
elle a décidé de le détester

le temps qui circule dans ses veines
et dans ses varices
fait le reste
mère meurtrie
varices ici varices là
plus l'envie de s'exhiber à la piscine des roseaux bleus
où autrefois les hommes la suivaient du coin de l'œil vicieux
elle la Cassandre
et les quatre gosses
élevés à la hâte
au club Dorothée et aux boissons sucrées
plein le cul des commissions à la brouette le samedi matin à la
supérette du quartier
la supérette c'est elle
un produit médiocre pense-t-elle

elle se souvient alors de ses envies
des murmures de ciment qui la réveillent en nage
elle était au premier rang
piétinée déjà par le temps ravageur

mon quartier n'a qu'à crever pense-t-elle
les louanges de naguère
si chères à Pasternak
lui chiffonnent ses jupes moches
et comme tout est laid
devenu laid
sa supérette est laide
sa vie est laide
elle l'idoine et l'impénitente
son temple est devenu pègre noire et palace accusé
l'envie l'a quittée
au matin suivant
elle a ressuscité
elle court vers des vagues tièdes et balisantes
et dans la tempête noire
elle en a assez
réveille-toi délicate insignifiante
ta supérette t'attend de pied ferme
range tes idées de saumon grincheux avide de liberté
prépare la pâtée orange et brune et visqueuse de ta moitié qui
rentre et klaxonne dehors
il semble rentrer plus tard ce soir
l'odeur d'une pute émane de ses vêtements
ses vêtements
elle déteste ses vêtements

elle se lève
un livre de Giauque dans sa main fébrile
j'ai bien fait
j'ai bien fait

Ton dos *de Leïla Pellet*

De dos, tu ressembles à moi, de dos tu es l'exacte même personne que moi. Mais tu te lèves, tu sors de la pièce sans même le remarquer. Tu ne comprends même pas pourquoi ce jour-là, ce dos te tiraille. Tu es malhabile et tu marches de travers, emprunté. Toi qui étais habitué à faire de ton dos le meilleur usage. Tu le savais de bel effet. Sombre et large comme un placard où ranger des objets discrets.
À présent, tu as beau te retourner, tu ne vois pas mon empreinte, cette marque qui a fait de ton corps étranger un peu le mien.
Je déguste un café sur une terrasse. Je n'aime pas le café, mais j'aime te voir passer à côté de moi dans l'avenue et je salue ton dos comme une très vieille amie qui serait venue s'asseoir à ma table pour boire un café.
Ton dos s'entend bien avec moi. Ces derniers temps, il vient souvent me voir. Je crois que c'est parce que nous sommes pareils, lui et moi. Ça force la sympathie. Mais tu es ignorant de cette double vie. De toute façon, même si tu finissais par démasquer l'identité de ton dos, tu ne saurais pas comment lui parler pour le convaincre de m'éviter, parce que tu n'as jamais su me parler.
Un jour, passant devant cette terrasse, je me demande si tu me reconnaîtras. Si tu reconnaîtras ton dos assis près de moi. Je me demande si tu auras pour lui une pensée agréable comme celle que tu aurais pu avoir, avant, pour ton dos. Et si tu auras pour moi la même pensée. Peut-être n'aurai-je pas cette chance-là. Peut-être traverseras-tu l'avenue à grands pas et que tu nous demanderas des comptes. Je me demande si tu te sentiras plus vieux ou plus fâché que d'habitude. Si tu m'adresseras la parole ou si tu ne parleras qu'à ton dos. Peut-être te trouveras-tu laid. Et tu chasseras ton dos, pour aller, écorché, par les rues.

Wounds *de Eric Duvoisin*

Il y a des images à passer en boucle, à faire vibrer rétines et périnée. Les réflexes de survie en alerte, envisager d'y mettre le paquet. L'appétit vient en scrutant, tu salives en te parant. Devant la glace, tu évalues les chances, redresses la face, disciplines la toison. Ordre de marche, tu ameutes les troupes, remplis ta besace de pièges et de poudre ! Et disparais dans les bois.

Tu tâtes les traces, flaires les proies, ratisses les terriers. Préparer les trappes, tendre les filets. En embuscade au comptoir, en pavane sur les pistes. Tu y mets du tien, déhanches ferme, deviens être élastique et rythme organique. Ça suinte dense dans les bosquets, hormones montent aux narines. L'incendie court, panique et désirs alarment les corps, désarçonnent les parades. Trop tard, il ne reste plus qu'à armer, et faire mouche dans la cible.

Tu reviendras casqué de mille plumes, parfumé de fougères, à ton bras le trophée. L'appétit vient en parlant, cela se jauge et se frôle, gestes en esquisses, puis c'est l'assaut. Tu colles, tu suppures, tu ahanes, puis brames à pleins poumons. Les mains suivent leur chimie, tracent seules leurs chemins, se noient en apnée dans la peau. Etrangler ou embrasser?

Dans ces contrées, on éponge les sucs, on a des manières de méduses. Systole, diastole, le dedans devenu poulpe, algue pneumatique, mol animascule: pulsation animée de cent métropoles !

Métabolisme de marée, mentalité de propriétaire.

* **

Ici, les bras pendent comme des branches, comme des viscères ou des racines. Têtes et faces oubliées, pattes et groins libérés. Tordus, à genoux, poitrail et torse offerts, la peau goutte comme de la cire. La résine de vie s'en va, s'échappe, s'abandonne, épuisée de plaisir. Pêle-mêle, cousu l'un à l'autre, encastré, forniquant dans une étreinte héroïque: matière avide.

Dans la chambre, les gisants reposent comme des sacs de boxe, enveloppés d'aurores boréales.

Taillé à vif, le coeur reste béant, se refuse à fermer la porte au plus vivant, au plus vibrant, au plus blessé. La plaie est brèche dans le corps, la saillie ouvre à l'empathie. Revenir au bercail, déposer sa vulnérabilité de cerf traqué. Tu t'acharnes sur la carcasse, la gueule du mystère grande ouverte, un trou noir qui mord l'invisible, où tout résorber.

Excitant calvaire.

NB : La deuxième partie du texte est inspirée des oeuvres de l'artiste flamande Berlinde de Bruyckere, notamment son cycle de sculptures et dessins Into One-Another.

Les Auteur-e-s // Die AutorInnen

Antoine Rubin est né en 1990 à Saint-Imier. Il habite aujourd'hui à LaBiu et poursuit une maîtrise d'anthropologie à l'université de Neuchâtel. " Le Chant des containers " sera son premier récit publié aux Éditions du Noyau à Bienne.

Cyrielle Cordt-Moller, 22 ans, étudiante de Bachelor en écriture littéraire. Après un peu de théâtre à Genève et trois ans d'écriture à Bienne, les prévisions géographiques pour la suite semblent s'orienter vers Lausanne avec un master en littérature allemande et de la traduction littéraire.

L'état civil mentionne qu'Eric Duvoisin est né à Yverdon et vit à Berne. Paysage rapace (Samizdat, 2011) est son premier recueil de poésie publié. Il est membre du comité de rédaction de la revue interdisciplinaire Arkhai (www.arkhai.com)

José Gsell est un poète Biennois. En parallèle, il lutte pour l'autosuffisance et la surconsommation.

Laura Vogt, *1989 in der Ostschweiz; lebt, schreibt und wandert seit 2012 in und um Biel und studiert am Schweizerischen Literaturinstitut.

Leïla Pellet est née à Morges en 1992. Elle a étudié à l'Institut littéraire suisse avant de poursuivre des études de traduction à l'Université de Genève.

Martin Kamber lebt in Biel. Er ist Erwachsenenbildner und Vater einer Tochter. Er hat schon den Erzählband "Zug verpasst - Kurzgeschichten" und den Roman "Wacholderrauch", Roman aus der Eiszeit geschrieben.

Romain Buffat est né le 1er mars 1989 à Yverdon-les-Bains. Il a étudié à l'Institut littéraire suisse à Bienne entre 2011 et 2014. Actuellement, il termine son premier roman.

Thierry Stegmüller est né en janvier dans une ruelle sombre du centre-ville de Bienne.

Thomas Flahaut est né en à Montbéliard, France. Après avoir vécu et étudié à Paris et Strasbourg, il s'installe à Bienne en 2012 et commence un bachelor en écriture littéraire à l'Institut littéraire suisse.

Wiebke Zollmann, geboren 1990 in Stendal, Deutschland. Sie schreibt Lyrik, Prosa, und Reportagen, fotografiert und übersetzt aus dem Englischen, Französischen und Armenischen. www.wiebke.zollmann.de

GEM

Kawumba sind Plakate, die in limitieren Auflagen erscheinen und im Siebdruck von Hand gedruckt werden. Die Serien entstehen in Zusammenarbeit mit verschiedenen Gestaltern. KAWUMBA.CH

KAWUMBA
plakate

Imprimerie **Deltagraph**

Rue du Faucon 17, 2500 Bienne 3
Tél. 032 341 55 41 - Fax 032 342 63 81
info@deltagraph.ch - www.deltagraph.ch

Des idées pour faire sourire le papier

PHÉNIX
COOPERATIVE
GENOSSENSCHAFTSLADEN

Biologische Lebensmittel und Naturkosmetik

Regionales Gemüse-und Früchteangebot
Frisches, regionales Brot
Feine Milchprodukte
Getreide
Käse
Säfte
Tee
...und vieles mehr

ECHT BIO.
exklusiv im Fachhandel

Bahnhofstr.4, Rue de la gare 4, 2502 Biel/Bienne
032 323 22 62

Schlau wie ein Fuchs?

Setzen Sie auf klimaneutrale Drucksachen

Für weitere Informationen
rufen Sie uns an unter
032 344 29 29 oder
www.ediprim.ch

myclimate Protect our planet
ediprim

velokurier
biel/bienne

Kurierdienst	Courrier
Verteilsendungen	Distribution
Holiday-Service	Service vacances
Backoffice-Service	Secrétariat
Chauffeur-Dienst	Chauffeur

Ring 13 • Postfach, CP 1823 • 2501 Biel/Bienne • T 032 365 80 80
info@velokurierbiel.ch • www.velokurierbiel.ch

Impressum

Edition Vision 2035
www.vision2035.ch
Journal pour un nouveau cap //
Zeitung für die Wende
Redacteur en chef // Chefredaktor:
Mathias Stalder

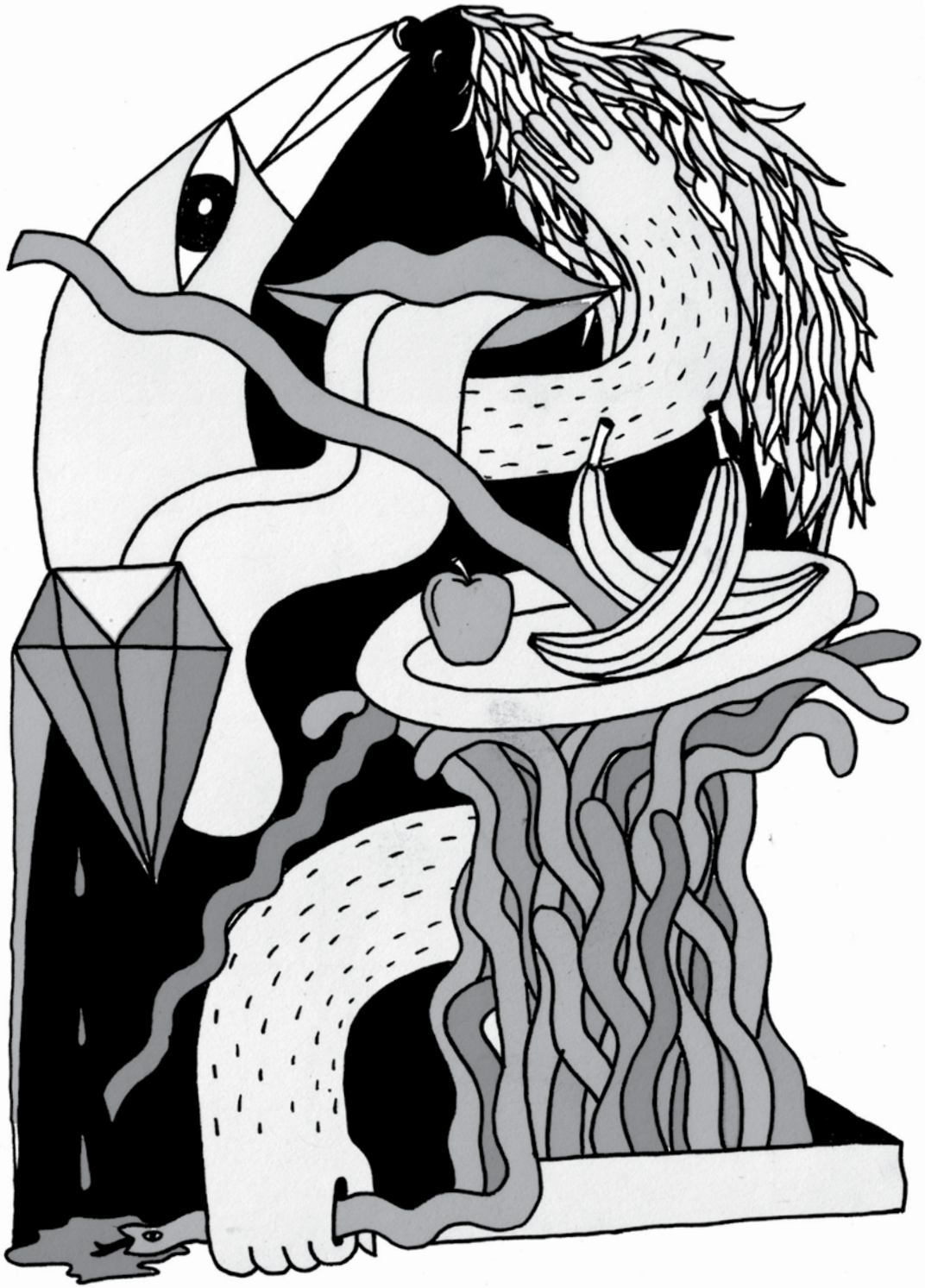
Für diese Literaturausgabe //
pour ce numéro littéraire

© der Texte bei den AutorInnen //
les auteur-e-s des textes

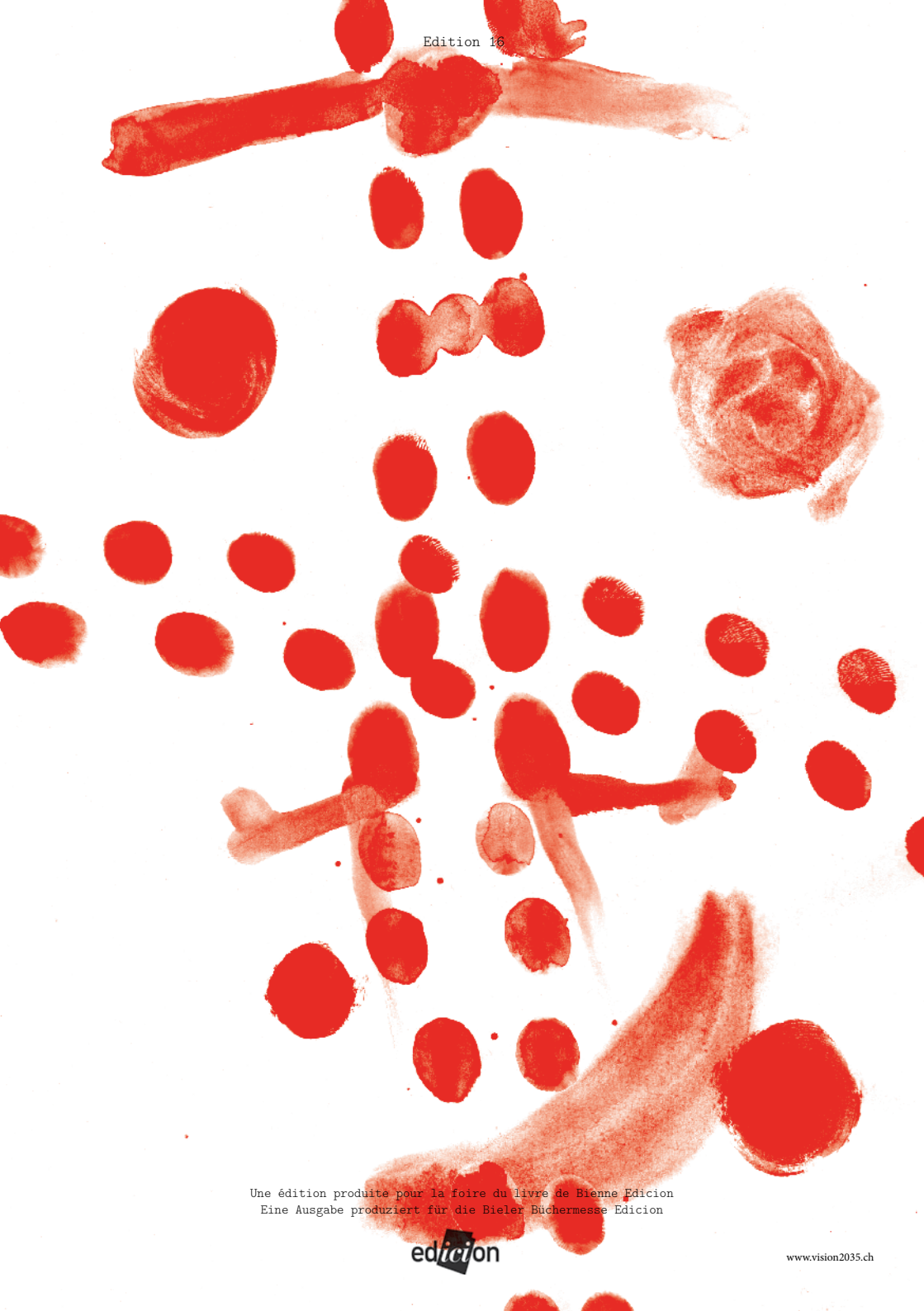
Graphisme // Gestaltung
Jenna Calderari
Illustrations // Illustrationen
Jenna Calderari, Michel Meerstetter
und Louis Werder (S.39)
Rédaction // Redaktion
Gaia Grandin

Druck // Impression
Ediprim www.ediprim.ch
Auflage // tirage 500
Preis // Prix 7.-

isbn 978-3-9523651-0-6



Edition 16



Une édition produite pour la foire du livre de Bienne Edicion
Eine Ausgabe produziert für die Bieler Büchermesse Edicion

edicion

www.vision2035.ch